

Les classiques à la télévision de Radio-Canada L'ancien et le nouveau

Christiane Lahaie

Number 100, Winter 1996

De l'usage des classiques québécois

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58704ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lahaie, C. (1996). Les classiques à la télévision de Radio-Canada : l'ancien et le nouveau. *Québec français*, (100), 91–93.

LES CLASSIQUES À LA TÉLÉVISION DE RADIO-CANADA

L'ancien et le nouveau

PAR CHRISTIANE LAHAIE

les principaux personnages présents dans les œuvres antérieures.

* Professeur, cégep François-Xavier-Garneau.

Notes

1. Roger Lemelin, *Les Plouffe*, Montréal, Les éditions La Presse, 1980, p. 148.
2. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, trad. de Daria Olivier.
3. Cette affirmation se fonde sur les travaux de Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, Montréal, Québec/Amérique, 1988.
4. Jean Lemoyne, *Convergences*, Montréal, HMH, 1961 [v. p. 69].
5. Denise Jardon, *Du comique dans le texte littéraire*, Bruxelles et Paris, De Boeck-Duculot, 1988 [v. p. 128].
6. Voir Daniel Sperber et Deirdre Wilson, « Les ironies comme mentions », *Poétique*, n° 36 (novembre 1978), p. 399-412.
7. Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, Montréal, BQ, 1988, p. 99-100.
8. Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, Montréal, Fides, 1980, p. 158.
9. Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*, Montréal, Stanké, 1976, p. 19-20.
10. Voir Robert Major, *Jean Rivard ou l'art de réussir ; idéologies et utopie dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*, Sainte-Foy, PUL, 1991.

Il y a quelques mois, la Société Radio-Canada remettait en circulation, sous formes de vidéo-cassettes, des épisodes de téléromans qu'il convient désormais de considérer comme des classiques de notre petite histoire télévisuelle. Parmi eux figure *La famille Plouffe*, qui fut diffusé d'avril 1953 à mai 1957 et que Roger Lemelin adapta de son propre roman *Les Plouffe*. On trouve également *Le survenant*, scénarisé par Germaine Guèvremont d'après l'œuvre romanesque du même nom, téléroman qui a tenu l'antenne de la télévision d'État de novembre 1954 à juin 1960, ainsi que *Les belles histoires des pays d'en haut*. Inspirée du roman *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon, cette dernière série a d'ailleurs fait l'objet d'une première production en noir et blanc, puis d'une seconde, en couleurs (d'octobre 1956 à juin 1970). Puisés à même nos classiques littéraires, les personnages de ces téléromans ont évoqué et évoquent encore aujourd'hui une mythologie propre à la culture québécoise. Si les discours et les schèmes sociaux qui y sont véhiculés ont beaucoup vieilli¹, certains personnages s'y posent toujours en figures emblématiques de notre paysage imaginaire².

Or, cet automne, voici que la SRC récidive avec, cette fois, les épisodes de *La petite vie*. Outre le fait que la société d'État espère rentabiliser une série dont l'engouement public n'a d'égal que la couleur criarde autant que locale de ses personnages, il y a peut-être lieu de s'interroger sur cette étonnante synchronicité entre la réédition de classiques télévisuels et l'édition d'un téléroman dont l'histoire reste encore à écrire, du moins, en partie. Il appert, selon moi, que les principaux personnages de ces

anciennes œuvres télévisuelles ressemblent étrangement à ceux de *La petite vie* et cette parenté d'esprit entre les anciens et les modernes, voire les post-modernes, ne serait peut-être pas étrangère au succès retentissant que connaît ce nouveau téléroman.

Dans « *La petite vie* ou le troisième degré de l'écriture », Véronique Nguyen Duy proposait une analyse de *La petite vie* en tant que parodie du téléroman québécois. Elle décrivait alors l'effet de contamination que la fréquentation assidue de ce téléroman produisait sur le visionnement d'autres séries télévisées : « Il était difficile de ne pas rire en voyant les personnages torturés de *L'héritage* tergiverser durant 15 bonnes minutes pour décider si, « Gonebitch de Gonebitch », il fallait attendre Xavier pour souper ou si, « Hostie toasté [sic] des deux bords », on était mieux de manger sans lui³, les personnages renvoyant immédiatement le spectateur à Moman, à Popa et à la ritournelle des vidanges. Effectivement, en regardant les anciens épisodes de téléromans proposés par la SRC en tant que « classiques » et qui constitueront notre corpus pour la présente étude⁴, on ne s'étonne pas que Joséphine Plouffe, alors qu'elle revient d'une longue absence causée par une embolie, déclare « qu'elle a manqué tous ses programmes de T.V. » Quant à Zéphir, dans *Le survenant*, il prétend qu'il veut aller au Cirque, histoire de vérifier si « la femme la plus grosse du monde a encore engraisé ». Du côté de Sainte-Adèle, tandis que le maire Séraphin Poudrier se demande si sa vache va mourir, ses administrés s'interrogent les uns après les autres sur la possibilité de la venue du « téléphone » dans leur patelin. On se retrouve donc au cœur

de débats qui semblent très proches des considérations existentielles de Popa et Moman.

Toutefois, si son caractère parodique a pu assurer un grand succès à *La petite vie*, nous croyons que le contenu thématique de ce téléroman fait qu'il réifie, à sa manière, les grands mythes de la littérature québécoise et de la culture populaire à laquelle elle a donné naissance par le biais de la fiction télévisée. C'est d'ailleurs ce que nous tenterons d'illustrer brièvement dans ce qui suit.

Popa et ses pairs

Il ne serait pas exagéré de prétendre que, dans la fiction télévisuelle québécoise, le père incarne l'émotivité refoulée et le repli sur soi, souvent couplé à un caractère autoritaire et apparemment insensible. Ainsi Théophile Plouffe n'échappe pas à cette définition puisque c'est justement son incapacité à dominer ses sentiments en face de l'adversité (l'amnésie de sa femme) qui semble miner son autorité. Dans le cas de Didace Beauchemin, on constate tout de suite que cet homme dur et dépourvu de tendresse ne fait qu'afficher, à travers une attitude dominatrice et contrôlante, sa propre incompréhension à l'égard des désirs pourtant légitimes et anodins de Phonsine, qui aimerait bien aller au Cirque, mais qui se plie quand même à la volonté du Père. Il ne serait pas interdit non plus d'inclure Séraphin Poudrier dans cette catégorie de « pères dénaturés » : la relation qu'il entretient avec Donaldda relève plus de l'inceste (tourment de l'homme, soumission muette de la femme, union stérile) que d'un véritable mariage. Au lieu de s'investir totalement, ou même en partie, dans une relation amoureuse saine, Séraphin préfère miser sur des valeurs sûres et sécurisantes : l'argent que l'on peut oublier dans un coin.

Or, n'avons-nous pas là les traits caractéristiques du Popa de *La petite vie* ? Ce personnage à la barbe on ne peut plus patriarcale se montre incapable d'exprimer le moindre sentiment à l'égard de ses enfants, ou de Moman qu'il traite d'ailleurs avec un mépris teinté de misogynie, en plus d'être un pingre

notoire. Son fils Réнал, gérant de Caisse Populaire, triche à « Tous pour un » pour gagner son admiration et son affection. Sa fille Caro suit une thérapie destinée à la rapprocher d'un paternel trop froid, allant même jusqu'à prendre un bain chaud avec lui. Rien n'y fait. Enfin, lorsque le cadet s'enferme dans la salle de bains, en proie à des envies de suicide, et qu'il déclare : « Personne m'aime », Popa ne trouve à répondre qu'un lamentable : « Ben voyons, y doit ben y avoir quelqu'un, quelque part, qui t'aime ». Popa serait donc une sorte de quintessence du père mythique québécois : dépossédé de sa terre, il a « perdu ses enfants » et n'attend qu'un salut illusoire, dans la résignation.

Des origines de Moman

Ce ne sera une surprise pour personne : Joséphine Plouffe n'a rien d'une vamp. Confinée à des tâches ménagères, comme la plupart des héroïnes de téléromans des années 1950-1970⁵, elle se valorise à travers les vies qu'elle mène par procuration, c'est-à-dire à travers les péripéties de ses rejetons. Car ces derniers constituent une sorte de passage entre l'univers domestique et le grand monde, un passage dont Phonsine et Donaldda sont longtemps, sinon définitivement, privées. Moman, si elle n'a de cesse de préparer des sandwiches aux « caps de tomates » pour Réнал et son épouse, « Creton », a tout de même la chance d'accéder à un ailleurs par le biais de ce représentant de la petite finance. Elle y parvient aussi à l'aide de Caro, cette jeune femme branchée sur les univers visible et invisible et toujours en quête d'un nouveau gourou, puis un peu moins par Thérèse, prototype de la femme soumise, incapable d'évoluer au même rythme que la société québécoise. Ainsi, coiffée de son bonnet et totalement dépourvue de « sex-appeal », Moman fait revivre le personnage mythique de la mère entièrement dévouée à ses enfants et à un mari ingrat. Si un « kick » de quelques jours semble lui offrir la possibilité d'une existence plus satisfaisante, nul doute qu'un personnage féminin doté de la beauté et de la jeunesse qu'elle n'a jamais eues devait

tôt ou tard lui ravir son amour. Moman, comme tant d'autres personnages, ne saurait donc échapper à son propre mythe.

À tout « venant »

Si le Survenant, ce nomade que la route appelle et que sa culture émaille de mille feux secrets, reste prégnant dans notre imaginaire national, c'est sans doute parce qu'il s'oppose à tous les Popas et à toutes les Momans en puissance. Poète à ses heures, fort, et intègre car il ne profite pas des femmes prêtes à tout sacrifier pour lui, le Survenant symbolise, en quelque sorte, le désir d'émancipation de tout être confronté à une société trop rigide, empreinte de contraintes et de renoncements. Ce n'est donc pas par hasard que « Venant » préfère la compagnie d'une « gypsie » à celle d'Angéline Desmarais.

Pour sa part, Ovide Plouffe obéit également à ce schéma du nomade pour qui la culture vaut de s'éloigner de ceux qu'on aime. Bien qu'il promette à sa mère, dont la mémoire est revenue comme par miracle, qu'il ne « partira plus » pour Paris, il n'en demeure pas moins attaché à des valeurs plus aériennes : celles du savoir et du voyage.

Finalement, tous les habitants de Sainte-Adèle qui signent la requête réclamant l'installation du « téléphone » dans leur localité témoignent d'une ouverture au monde, d'une forme de nomadisme, dont Séraphin Poudrier semble dépourvu. Le conflit entre les préoccupations de Séraphin (sa vache - la terre) et celles des gens de son village (le téléphone - l'air) l'illustrent de façon éloquente.

Mais qui sont ceux qui, pour Popa et Moman, ouvrent les portes du monde ? Caro, sans doute, comme nous l'avons déjà mentionné, puisque c'est elle qui amène des « étrangers » à la maison (un Africain, un ex-détenu). C'est elle aussi qui propose des essais culinaires à Moman (pendant que Thérèse essaie toujours de maîtriser la recette du pâté chinois). Cette quête d'un nouvel Éden, cette réaction au sédentarisme et à la résignation du couple Popa-Moman, s'exprime également à travers les

► Vidéographie

- *La famille Plouffe*, « Classiques des années cinquante », vol. 1, vidéo-cassette de type VHS, 65 minutes. (La cassette contient également un épisode du téléroman *Le survenant*).

Résumé de l'épisode :

« La Famille Plouffe est bouleversée. La mère du clan, Joséphine (Amanda Alarie), qui habituellement veille sur sa famille comme une poule sur ses petits, est hospitalisée depuis qu'elle a été victime d'une embolie et... perdu la mémoire. Elle ne reconnaît même plus son mari, Théophile (Paul Guèvremont) qui n'en peut plus. Pendant ce temps, à la maison, le ton monte entre Napoléon, l'aîné de la famille (Émile Genest), Guillaume, le cadet (Pierre Valcour) et l'artiste rêveur, Ovide (Jean-Louis Roux). La Famille Plouffe vit des mo-

ments pour le moins dramatiques. Mais où il y a de l'espoir... ».

- *Le survenant*, « Classiques des années cinquante », vol. 1, vidéo-cassette de type VHS, 65 minutes. (La cassette contient également un épisode du téléroman *La famille Plouffe*).



Résumé de l'épisode :

« Le Grand Cirque est de passage à Saint-Joseph-de-Sorel. Toute la population du Chenal-du-Moine ne parle que de cela. Pendant qu'Angéline (Hélène Loiselle) surprend le Survenant (Jean Coutu) en train de se faire tirer la bonne aventure par une belle bohémienne, Bedette (Marjolaine Hébert) tente de convaincre Phonsine (Suzanne Langlois) de venir avec elle... voir les bêtes féroces ! Mais, le Père Didace (Ovila Légaré), fils de Didace, n'a pas dit son dernier mot et veille au grain. »

- « L'invention du siècle », épisode du téléroman *Les belles histoires des pays d'en haut*, Société Radio-Canada, Série 1, Vidéo 4, environ 135 minutes. (La cassette contient deux autres épisodes : « Un grand patriote » et « La liste noire »).

Résumé de l'épisode :

« Les habitants de Sainte-Adèle signent une souscription pour avoir le téléphone, l'invention du siècle. »

► Bibliographie

Croteau, Jean-Yves, *Répertoire des séries, feuilletons et téléromans québécois : de 1952 à 1992*, sous la direction de Pierre Véronneau, Québec, Les Publications du Québec, 1993.

Eddie, Christine, « Le téléroman : un genre sensible aux transformations sociales ? Une analyse de *Rue des Pignons* », *Études littéraires*, vol. 14, n° 2 (août 1981), p. 307-332.

Legris, Renée, « Les fonctions de destinataire et de sujet dans les téléromans québécois, 1953-1963 », *Recherches québécoises sur la télévision*, Laval, Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1980, p. 29-45.

Nguyên duy, Véronique, « *La petite vie* ou le troisième degré de l'écriture », *Québec français*, n° 92 (hiver 1994), p. 101-102.

Ross, Line et Hélène Tardif, *Le téléroman québécois, 1960-1971 : une analyse de contenu*, Québec, Publications du Laboratoire de recherches sociologiques de l'Université Laval, Cahier n° 12, 1975.

Que c'est donc FIN

Au départ, il pouvait sembler hérétique de vouloir comparer les classiques de Radio-Canada (1950-60-70) au classique en devenir qu'est probablement *La petite vie*. Mais n'est-ce pas justement qu'en cette fin de siècle, nous nous retrouvons à la croisée des chemins ? Nous en sommes à l'heure des choix : ou nous préconisons une fi-

délité aux valeurs traditionnelles, au risque d'une stagnation culturelle, ou nous optons pour une remise en question de ces mêmes valeurs, quitte à nous voir marginalisés. *La petite vie* semble se moquer de ces deux possibilités qui se relancent l'une l'autre *ad nauseam*. C'est peut-être là un signe des temps : Meunier nous proposerait-il de tout évacuer et de passer à autre chose ?

* Creliq, Université Laval

Notes

1. En plus de l'étude de Ross et Tardif, on peut consulter à ce sujet l'article de Christine Eddie intitulé « Le Téléroman : un genre sensible aux transformations sociales ? Une analyse de *Rue des pignons* ».
2. Notons ici que notre intention n'est pas d'inventorier tous les mythes relatifs à notre culture nationale, ce qui représenterait un travail considérable, d'autant plus que d'autres avant nous ont effectué des recherches élaborées sur le sujet, dont Line Ross et Hélène Tardif.
3. Véronique Nguyen Duy, « *La petite vie* ou le troisième degré de l'écriture », p. 101.
4. On consultera la vidéographie des épisodes dont il sera question, ainsi qu'un bref résumé de chacun, tel que proposé par Radio-Canada.
5. Voir l'étude de Ross et Tardif, celle de Eddie, ainsi que celle de Renée Legris.
6. En fait, on a tellement voulu s'assurer de cela qu'on a choisi de confier le rôle de Moman à un homme. Claude Meunier y voit peut-être également une façon de dire à ceux qui prétendent que la société québécoise serait matriarcale qu'ils se trompent.

maintes tentatives, le plus souvent avortées, de Réjean (l'époux de Thérèse) pour démarrer sa propre entreprise ou pour s'enrichir sans s'astreindre à un travail difficile ou aliénant. Invariablement dénigrées par Popa, qui refuse d'ailleurs de les financer, ces tentatives bafouées rappellent les réserves de Didace Beauchemin au sujet d'un Cirque destiné, selon lui, à vider les poches de ses spectateurs, ou les réticences de Séraphin en face d'un progrès qui coûte trop cher...